

Roux Anne-Sophie
29003326

Intégration, éditorialisation et partage des informations
EC 3LCR703I
Année universitaire 2014-2015

Compte rendu

[Projet d'éditorialisation et journée d'étude]

Sommaire

Contribution personnelle et retour critique sur le dispositif-----p.2-3
Réflexion sur les enjeux du travail collaboratif-----p3-5
Synthèse sur la lecture savante-----p.6-8

Contribution et retour critique sur le dispositif d'éditorialisation collective

- Elaboration de questions en suivant un « fil » conducteur pour créer un questionnaire en ligne.
- Diffusion du questionnaire sur les réseaux sociaux et forums.
- Collect des réponses, création d'une infographie relevant les observations essentielles.

Quelques mots sur notre questionnaire.

Par essence la lecture est une « activité motivée, pratiquée à l'aide d'une compétence acquise pour répondre à des buts hétérogènes » (Dehaene, 2007). Elle garantit une « construction effective de connaissances », elle est donc rarement passive dans un sens où elle a une visée. La prise de notes participe sans aucun doute à cette construction de connaissances. D'après les réponses de notre questionnaire, les techniques les plus pratiquées sont d'ailleurs la reprise en abrégé des mots du texte, ainsi que la reformulation d'éléments importants. Il ne s'agit pas ici de lecture enrichie (apports, appréciations) mais de sélection de l'essentiel pour faciliter la mémorisation des connaissances. Cela est corroboré par le fait que les principaux éléments retenus par le panel lors de la lecture d'un document restent les citations et les définitions, au détriment des passages non compris. Notons que dans une lecture, il y a appropriation du discours de l'auteur qui nous conduit à comprendre et interpréter l'objet sémiotique d'un part, plus l'appropriation du dispositif de lecture, dans lequel nous développons des gestuelles et actions propres. Il a donc été intéressant de voir comment variaient supports et pratiques de lecture en fonction que celle-ci soit personnelle ou professionnelle (donc en fonction du discours et l'objet sémiotique). La diversité des supports (papier ou numérique) donne d'ailleurs lieu au terme de « transmédia documentaire » (Zacklad, 2012)

Ce questionnaire nous a d'ailleurs permis d'infirmer certaines idées que nous pouvions avoir, en constatant par exemple que la tablette n'était pas tellement utilisée, peut-être parce qu'associer ordinateur et téléphone remplit de manière plus adaptée les fonctions qu'elle propose seule.

En faisant ce questionnaire, nous nous sommes finalement rapprochés des théories des usages, qui proposent de comprendre « ce que les gens font effectivement avec le dispositif » (Jauréguiberry et Proulx, 2011, 80). Il aurait pu être intéressant, dans une perspective plus complète, de synthétiser (comme Alain Gras) cette conception de l'appropriation d'un dispositif, en prenant en compte divers niveaux comme celui individuel, groupal et culturel : « au niveau individuel, l'utilisateur agit de façon à ce que l'innovation convienne à sa personnalité : il l'intègre dans ses schèmes perceptivo-moteurs familiers, ses habitudes de travail et son expérience antérieure [...]. Plus globalement, il organise l'ensemble de ses objets techniques quotidiens pour leur donner un sens personnel, lié à la trame de sa propre vie [...] ». Donc ancrer les pratiques de lecture à la fois dans un héritage humaniste mais aussi dans un contexte prenant en compte les spécificités personnelles et culturelles de l'individu.

Ce type de variables aurait donc pu être pertinent, bien que l'étude aurait été beaucoup plus complexe et faisable seulement sur une période plus longue. Cela se serait également éloigné de notre discipline.

Ce travail s'est imbriqué dans le travail du dispositif d'éditorialisation collective, et nous pouvons constater que des travaux autonomes peuvent former un tout, et que l'éditorialisation permet une approche hollistique du sujet de recherche, ici la lecture savante. Les travaux pour l'illustrer s'en retrouvent enrichis au fur et à mesure qu'ils se complètent et s'ajoutent les uns à la suite des autres : l'addition ne permet pas seulement d'agrandir un « bloc » d'apports, mais aussi de les rendre inter-dépendants les uns des autres alors même qu'ils sont aussi compréhensibles séparément. Là réside peut-être la force de l'éditorialisation collective en ligne. On découvre que les apports d'un autre groupe peuvent faire rebond sur un autre travail, et sans pour autant être redondant/répétitif. C'est le brain-storming de départ qui a pu permettre l'étoilement de ce projet, dont les « branches » se rejoignent finalement en un tout cohérent.

Réflexion sur les enjeux du travail collaboratif

Ce travail d'éditorialisation collective permet de révéler tous les atouts du numérique, qui lui-même révèle des pratiques que nous faisons déjà. J'illustrerais ceci par les arguments de Bruno Latour, sociologue et philosophe des sciences. Il relativise tout d'abord dans une conférence sur France Culture la « révolution » du numérique, qui pour lui, ne remplace pas mais met juste en exergue des activités que nous faisons à l'accoutumée.

Pour lui, nous nous faisons une illusion du virtuel, et notamment du Cloud : car tout ne fonctionne pas aussitôt, et le Cloud est avant tout transformé par quelque chose de terrestre, à savoir une masse d'ordinateurs. Un quart de la quantité d'énergie nécessaire pour trente centrales nucléaires sert à refroidir des ordinateurs : le numérique est certes virtuel mais aussi tellement matérialisé que les dépenses énergétiques qu'il engendre sont plus conséquentes que toutes celles déployées pour les centres de documentation, bibliothèques etc. Donc penser que tout est dématérialisé, délocalisé sur le « nuage » serait faux. C'était pourtant l'idée qu'on pouvait se faire du dispositif d'éditorialisation que nous avons mis en place, et plus généralement du numérique. La deuxième erreur selon B.Latour est une erreur dite cognitiviste : penser que les activités de pensées dans lesquelles les humanités sont plongées seraient juste dans la tête. Car en fait, il y a dimension, lourdeur et coût des institutions nécessaires pour le travail de la pensée. Donc en ce sens, il y a finalement matérialisation des activités intellectuelles. La troisième erreur serait de penser que le numérique implique de lui-même un langage dit en « 0 » (exemple : web 2.0) alors qu'à la base le numérique n'est pas natif, mais est « le résultat

de la redondance de l'ensemble des ordinateurs, des couches qui stabilisent des potentiels électriques qui restent électriques ». Donc l'ordinateur reste analogique.

Une autre erreur serait l'idée du livre clos. Numériquement, il est la réalisation de ce qu'on faisait sur le papier sans s'en rendre compte (l'acheter, le noter, le discuter, le lire en diagonal etc) avec d'autres segments de cette activité qui s'en trouvent soulignés, révélés et non pas supprimés. Le numérique n'est donc pas une révolution qui remplace, mais qui souligne un certain nombre de segments de notre activité de travail ordinaire, intellectuel, qui est au final matériel et distribué. C'est exactement ce qu'il s'est passé dans ce travail d'éditorialisation collective : penser, organiser, découper, répertorier, analyser, discuter, produire, modifier... autant d'activités qui s'en sont retrouvées regroupées, distribuées sur la plateforme qu'a été le site carrefour.

Suivant l'idée du numérique qui transforme plus qu'il n'annule, B.Latour a voulu savoir les conséquences sur la lecture savante. Il s'agit de comprendre comment le travail intellectuel est transformé par les pratiques intellectuelles dites numériquement augmentées. Il a ainsi procédé à 4 ans d'expérience sur les modes d'existence EME.

Le but était de tester les relations entre pratiques de lecture papier et numérique, mais aussi de s'intéresser à la création de données nécessaires à la production et à la révision a posteriori du livre. Il a ainsi créé un livre numérique. L'idée était de produire un livre pareil sur le papier et sur le site (pagination, typographie..) ce qui fait qu'il y a continuité du papier et du numérique, mais dans un espace clôturé. Le but : une certaine protection pour éviter de passer de liens en liens et de perdre sa lecture. La clôture est nécessaire au travail intellectuel, mais avec l'avantage du site (une lecture non linéaire). En plus de cette clôture, il y a quand même une ouverture avec la gratuité. Ces caractéristiques correspondent à celles de notre dispositif qui n'est pourtant pas un livre numérique : clos, non linéaire et gratuit.

B.Latour met aussi en évidence la diversité de formats que permet le Web (vidéos, pdf etc) : ce sont des avantages qui permettent là aussi de ne pas sortir de la clôture du livre, et dans le cas de notre dispositif, pour améliorer le travail intellectuel. Nous aurions pu laisser, tout comme lui, la possibilité aux internautes d'apporter des contributions, des ajouts, des critiques pour les amener à participer eux aussi à une éditorialisation, à un travail collaboratif. B.Latour explique que dans son concept, ces contributions sont envoyées au staff et postées si jugées utiles. Elles peuvent être rendues anonymes. L'idée est de permettre de réécrire l'original avec l'aide de ces contributions, en évitant le « flood » des commentaires. Ici, l'avance du numérique est de pouvoir visualiser le réseau en extension des commentateurs, critiques. B.Latour va plus loin pour contrecarrer la critique négative de la « lecture linéaire », en permettant sur son livre numérique de pouvoir retrouver tous les « items » du livre en les retravaillant, les redistribuant. C'est à dire qu'en cliquant sur un item, on arrive sur tous les autres items, les définitions s'y rattachant. Non seulement il n'y a plus de linéarité, mais c'est aussi comme si on accédait à une fonction recherche mais avec tous les éléments qui constituent un mot. Le livre devient par ailleurs une base de données qu'on peut sélectionner pour offrir aux autres lecteurs des parcours différents à l'intérieur du site. Et on ne perd pas pour autant la clôture. On construit donc au fur et à mesure une enquête collective, ce qui est permis par

le numérique plus que par le livre papier, qui ne permet pas de suivre et commenter le projet.

Le numérique permet donc de tester des formes collectives de travail intellectuel mais aussi de renforcer les anciennes. Si on suit le raisonnement de B.Latour, le numérique est plus matériel que le papier puisque la modification, le traçage etc. se font beaucoup plus précisément.

La question est donc non pas de savoir ce qu'est une lecture d'un livre numérique, mais surtout la visualisation et l'institutionnalisation des collectifs de recherches. On doit pouvoir imaginer des dispositifs de collection, d'enquête collectives, de production de données originales sur des sujets d'érudition et facilités par ce genre de dispositif numérique.

Delphine Tirroll parle de « possible décalage entre les visions qu'ont les concepteurs de l'utilisateur et les logiques effectives de ces derniers » suite à une enquête sur les dispositifs de lecture numérique. Elle souligne, tout comme B.Latour, la complémentarité des supports papier et numérique. Si la pratique numérique est omniprésente, elle compose avec les habitudes liées au support papier.

Mais contrairement au dispositif mis en place par Latour, les enquêtés enseignants-chercheurs de Tirroll ne semblent pas aller dans le même sens. Les apports du numérique paraissent en effet ne pas convenir à la culture professionnelle des enseignants et chercheurs. Ils ont été interrogés sur l'intérêt d'outils collaboratifs associés à la lecture (commentaires partagés, écriture collective, etc.), et les résultats montrent qu'ils s'interrogent sur l'investissement que cela nécessiterait, et sur les conséquences de telles fonctionnalités : qui partage quoi et avec qui ? L'anonymat ne serait pas une option envisageable pour eux contrairement à B.Latour, car la nécessité de connaître son interlocuteur est vive pour assurer de la crédibilité. Les enquêtés soulignent que chaque lecture d'un document est orientée par le contexte d'utilisation finale de cette lecture, donc que la réexploitation des notes resterait aussi limitée. Ils jugent aussi que des fonctionnalités de partage ne seraient intéressantes que si les personnes se connaissent et travaillent sur des sujets semblables, avec des approches identiques.

Bruno Bachimond s'est penché sur la documentation audiovisuelle et a défini la notion d'éditorialisation. Pour lui, le changement de support induit un changement plus profond, avec une nouvelle finalité à l'acte même de documenter. On passerait de l'indexation (trouver un contenu) à l'éditorialisation (la personne qui indexe va décomposer, découper, fragmenter les contenus documentés pour les réagencer, recomposer dans de nouveaux agencements. Il va donc participer à la publication du contenu et devient un "éditeur" de contenus existants)

Pour Vitali et Wormser, on passe à des vecteurs plus dynamiques, sans contenu inertes. On publie donc les contenus, mais on les fait vivre aussi. L'éditorialisation relève d'un travail intellectuel, avec une notion d'ouverture (car rien n'est figé, fini) par le biais de contributions. L'éditorialisation renvoie à une activité collective, elle est pluralité. Il y a une dimension de l'ordre de la coopération, de l'échange, qui relève de la sociabilité (au sens numérique). On pense donc à une pluralité d'acteurs, mais aussi à une pluralité de

plateformes: nous avons pu voir que les contenus ne sont plus liés à un seul espace, mais dans des environnements et des formats différents : on parle d'étoilement, de galaxie.

Lecture savante

La journée d'étude a permis d'ancrer nos pratiques dans un contexte historique, et également de les penser comme un savoir lire et écrire à même le Web.

La lecture savante est une lecture active, avec déplacement de connaissances, empilations, organisation, comparaison, fragmentation, annotation, transformation... Elle est donc indissociable d'une écriture (Stiegler, 1994), ce qui comme nous l'avons vu, était déjà pensé au Moyen-Age. Nous avons donc élaboré au fil de l'histoire une somme d'outils de lecture et d'écriture comme les livres pliants du Moyen-Âge, le codex, le Memex de Vannevar Bush, et plus récemment des logiciels de composition de textes etc. Les récents dispositifs sont, comme leurs ancêtres, des moyens de disposer et manipuler des inscriptions matérielles. Faire une critique d'un corpus suppose pouvoir dans un premier temps en appréhender la forme, la parcourir et y identifier les éléments essentiels. L'annotation permet de mettre l'accent sur un élément ou de l'enrichir (glose).

L'ouverture de la BNF avait impliqué un questionnement sur les opérations de lecture et d'écriture, en mutation lors de la naissance de l'informatique. Le constat tourne autour de l'atomisation des données qui encourage le retour à une phraséologie de la dématérialisation. Avec le Big Data, le questionnement est d'autant plus important. L'intervention de B.Latour explicitée précédemment m'a cependant permis de reconsidérer ce constat, qui n'est donc pas si universel. Il a remis en question l'affordance des environnements virtuels, en expliquant qu'ils sont finalement une réinvention des pratiques de lecture savante et non pas un remplacement. Tout cela est d'ailleurs en lien avec les deux utopies énoncées par E.Broudoux, à savoir le souhait de faire du lecteur un auteur et de mettre fin à la linéarité du livre. E.Broudoux regrette d'ailleurs de ne voir l'écriture hypertextuelle qu'en cours d'expérimentation, sauf dans les webdocumentaires. Notons également qu'E.Souchier est revenu sur la notion de lecture et d'écriture, qui étaient au Moyen-âge considérées comme une seule et même activité.

C.Jacob est à l'origine, avant l'arrivée d'Internet, de postes de lecture assistée par ordinateur : numériser des livres, créer une nouvelle ergonomie du travail en bibliothèque avec la notion de travail autonome non connecté. Le travail de lecture y est hiérarchisé, délimité : il est question de penser la lecture. Marco Polo était le logiciel principal de

C.Jacob. Il disposait d'une bibliothèque électronique indexée en texte intégral, avec la fonctionnalité de recherche par mot. Il permettait d'exporter des documents ou faire des copier/coller vers un logiciel de traitement de texte. Ce type de logiciel était donc déjà pensé dans une optique de lecture enrichie, close, fonctionnelle.

C.Jacob s'intéresse également à l'apport de la bibliothèque d'Alexandrie et à l'apport des nouvelles technologies. A l'époque, il y a une culture de la médiation, de la lecture, avec des savoirs spécifiques et des corpus de genres littéraires. Les textes sont écrits sur des rouleaux, soit en lecture continue avec addition de rouleau en rouleau pour in fine composer des œuvres complètes. Il n'y a donc pas de pages.

C.Jacob distingue une lecture intensive d'une lecture expansive. La première vise l'amélioration, l'interprétation de graphiques, la création de topographies de problématiques. C'est une lecture lente, récurrente qui est explicite. Le positionnement du lecteur, qui participe à la correction, est important. Le lecteur synchronise lecture et écriture : commentaires, annotations etc deviennent autonomes.

La lecture expansive elle, est une addition d'informations recontextualisées. Il y a là une économie de la circulation. Les opérations sont mentales, avec une dimension archéologique de la langue.

Par ailleurs, Alexandrie interroge la dimension sociale de la lecture. Qu'est-ce qu'échanger des citations ? Aujourd'hui comme à Alexandrie, le lecteur est confronté à la circulation de la lecture (différents formats). Donc très tôt, nous étions confrontés à une certaine adaptabilité de nos pratiques en fonction des supports. Les nouveaux appareils numériques participent aussi à une économie, et à une transformation, une construction d'artefacts. Il s'agit d'être à la fois lecteur et bibliothécaire. Il y a aujourd'hui un manque de médiation (soit expliquer la fonction de l'éditorialisation) et il est question de réinventer la notion d'éditeur, de penser à l'accès au texte. C.Jacob souligne que les nouvelles bibliothèques numériques donnent naissance à une économie particulière.

Pour Milad Doueïhi, la machine a été conçue pour augmenter l'humain et pour régler ses forces. On se demande si le savant peut être autonome sans machine, car il n'a jamais pu fonctionner sans une certaine forme de la machine. Pour y répondre, il explique qu'on vit une mutation (passage de l'index vers l'usage qui fait référence à l'identité sociale). Il se concentre sur la miniaturisation des machines et évoque plusieurs aspects liés aux machines.

-Le premier aspect est le matérialisme numérique. Il dépeint l'émergence du modèle de la recommandation (c'est à dire modifier les critères de pertinences en prenant en compte le facteur social) qui existe aussi dans le monde savant. Pour lui « l'esprit moderne est devenu de plus en plus calculateur », donc en d'autres termes l'esprit humain est calculable. On passe du calculateur vers le calculable. Et le numérique implique ce qui est calculable, donc quelles sont les incidences de cet aspect ? Notons que la calculabilité numérique amène de nouvelles possibilités de manipulations et de représentation au travail intellectuel, ce qui conduit entre autres à l'émergence d'une « Raison Computationnelle » (Bachimont, 2006).

-Le deuxième aspect souligné par M.Doueïhi est le lien entre automatisation et autonomie (qui est une forme de délégation qui assure une forme d'indépendance) et qui interroge la délimitation de cette autonomie.

Il regrette par ailleurs la dissociation entre la maîtrise, la technique et le sauvage, alors que le sauvage construisait, élaborait. Aujourd'hui notre perception de l'espace (rien qu'en imaginant justement l'immense bibliothèque d'Alexandrie) a changé à cause/grâce au numérique.

Tout comme Alexandrie interrogeait la notion de social avec la lecture, la machine d'aujourd'hui est sociale : il y a une dimension de l'apprentissage et l'ignorance disparaît au fur et à mesure. Je m'interrogerais cependant sur cette dimension sociale, car nos écrans impliquent surtout une pratique solitaire, « de chambre » à l'heure où les dîners de famille durent moins longtemps qu'avant. Quant à l'ignorance, nous pouvons faire allusion à la société du divertissement dans laquelle nous sommes, dans laquelle les médias de masse nous poussent à nous amuser pour éviter de nous faire penser : informations importantes noyées dans un flux d'informations plus légères ; réseaux sociaux très utilisés pour partager les vidéos buzz, etc. (Notamment dans la « sphère » adolescente, très tournée « télé-réalité »). Donc la disparition de l'ignorance pourrait être relative.

Avec le numérique, il y a finalement une jointure entre quelque chose d'intellectuel et quelque chose qui est externalisé. Avec au centre, la notion de dispositif. L'approche informatique repose sur le souhait de considérer la lecture savante dans sa globalité, dans l'étendue des opérations matérielles de base sur lesquelles elle repose, ainsi que dans l'articulation de celles-ci au sein d'un même espace virtuel. Dans ce contexte, remettre l'accent sur la matérialité de notre environnement informationnel, de connaissance alors qu'on est de plus en plus dans un univers « vendu » comme dématérialisé, est important. Il n'y a plus seulement une montée quantitative mais aussi un changement qualitatif : les modes de traitement changent de nature. On peut se demander pourquoi il est intéressant de revenir à la matérialité : c'est là que se jouent des faits de prise de pouvoir. Le matériel décide (au niveau des serveurs, tout ne circule pas au même niveau).

